



Le plasticien américain Jimmie Durham est mort

Auteur d'une œuvre inspirée un temps par l'indianité, il avait revendiqué une ascendance cherokee contestée par les représentants de cette nation indienne. Distingué à la Biennale de Venise en 2019, il est décédé le 17 novembre, à l'âge de 81 ans.

Jimmie Durham en quelques dates

10 juillet 1940 : Naissance à Houston (Texas)

1994 : S'installe définitivement en Europe

2009 : Rétrospective au Musée d'art moderne de Paris

2019 : Lion d'or à la Biennale de Venise

17 novembre 2021 : Mort à Berlin

Identité et racisme

Plasticien, poète et activiste américain, Jimmie Durham désirait que son œuvre le définisse, plutôt que les lignes d'un CV. Un certain mystère plane donc sur sa vie de conteur. La date de sa mort est connue : il est décédé le 17 novembre, à Berlin, à l'âge de 81 ans. Pour le reste, demeure quelques lacunes. Célébré dans le monde entier, Durham a à son actif un palmarès rare : deux Documenta de Kassel et cinq Biennales de Venise, que couronne en 2019 un Lion d'or.

« Son travail, qui trahit avec insistance les limites du rationalisme occidental, s'est souvent attaché à dénoncer l'oppression et les malentendus perpétrés par le pouvoir colonial à l'encontre des différentes populations indigènes à travers le monde », précisait Ralf Rugoff, directeur de cette Biennale. Façon diplomatique d'aborder la polémique qui a entaché ses dernières années : alors qu'il s'est toujours clamé d'ascendance cherokee et a mis beaucoup d'ardeur à défendre la cause amérindienne, Durham est traité, en 2017, d'usurpateur par les représentants de cette nation : il n'est pas des leurs !

Dans les musées américains, le débat est vif. « Cherokee ou autre, qu'importe, je ne me sens plus d'aucune nation », avait rétorqué l'artiste. Reste donc son œuvre : constituée d'installations d'objets hétéroclites, de paraboles vidéo et de mots fulgurants, elle se nourrit « d'aller-retour entre la performance, l'objet et le rapport à la société, une conversation dont je me refuse à ce qu'elle prenne fin », nous avait-il confié, il y a une quinzaine d'années.

Identité et racisme

« Je suis contre l'architecture comme je suis contre le langage, nous précisait Durham. L'architecture construit la ville contre le monde : contre la nature, l'animal, le végétal, et pour quelques hommes. Le langage, lui, te dit quoi dire, il te dit que tu ne peux être un intellectuel sans lui. Pour un plasticien, et pour un poète, c'est difficile à entendre ! »

Bois, os, détritiques plastique, tubes oubliés, ses installations « jouent le monde comme dans un théâtre (...) et sont autant de défis à la triste banalité », évoque le conservateur Fabrice Hergott quand il l'invite au Musée d'art moderne de Paris en 2009. Galet, monolithe colossal ou silex, la pierre devient une pièce maîtresse de son vocabulaire. Il l'utilise comme une masse, la noie, la jette, et va jusqu'à fracasser une voiture ou un avion de tourisme sous un énorme rocher. Agressions faites à l'objet qui sont, selon la critique Pascal Beausse, « comme un projet de libération par l'artiste de la pesanteur et de l'encombrement de nos vies par les possessions matérielles ».

« Défis à la triste banalité »

Jimmie Durham : « Je suis venu en Europe un peu pour les mêmes raisons que les Européens viennent aux États-Unis : me libérer de l'histoire »

En 1987, il s'installe au Mexique, puis part définitivement pour l'Europe en 1994 ; ou plutôt l'« Eurasie », aimait-il à préciser. « Né las des Etats-Unis », il naviguera jusqu'à sa mort entre Dublin, Rome, Berlin ou Naples, trouvant sur le Vieux Continent « une densité fascinante de possibilités intellectuelles. Je suis venu en Europe un peu pour les mêmes raisons que les Européens viennent aux Etats-Unis : me libérer de l'histoire. De toutes mes vieilles histoires : ne surtout pas devenir un artiste

exotique... » « Je promets de ne plus faire d'art autoréférentiel », clame, telle un manifeste, l'une des premières sculptures qu'il ait réalisées sur le continent.

Né le 10 juillet 1940 à Houston (Texas), Jimmie Durham s'engage dès 1963 dans le théâtre, la performance et la littérature, tout en participant au combat pour les droits civiques. En 1969, il s'installe à Genève, dont il intègre l'Ecole des beaux-arts. De retour aux Etats-Unis, en 1973, il devient membre actif de l'American Indian Movement, jusqu'en 1980. Il représentera ensuite aux Nations unies le Conseil international des traités indiens.

C'est alors qu'il décide de se consacrer pleinement à l'art. Sa première période, américaine, est fortement marquée par des questionnements sur l'identité et le racisme. Crâne de puma, turquoise et plumes de dindon, ses sculptures se jouent alors des clichés. « Mais je n'ai jamais été un artiste qui cherchait à vendre une forme d'indianité », se défend-il, pétri de l'influence chamannique de Joseph Beuys et de l'ironie mordante de Robert Filliou.